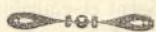


MODES PARISIENNES.



Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — L'AÉRONAUTE HOLLANDAIS, nouvelle (suite et fin). — UN AMOUR EN PROVENCE, par THALÈS BERNARD (4^e partie). — POÉSIE. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.



MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

Par cette chaleur vivifiante, après les pluies glaciales qui nous avaient engourdies jusqu'ici, madame Célestine Quillet est en *verve* de jolies robes : les plus fraîches, les plus légères sont écloses sous ses doigts habiles ; nos élégantes veulent prendre leur revanche sur les jours sombres, et elles se parent à l'envi. Les femmes ressemblaient à des fleurs samedi soir dans leurs calèches découvertes, qui les conduisaient au bois.

La comtesse de C., dans sa merveilleuse voiture aux coussins de damas blanc, avec ses sveltes chevaux blancs arabes, son cocher poudré, à livrée blanche et argent, et son petit jockey élancé portant une livrée semblable à celle du cocher, mais qui n'avait pas de poudre à sa chevelure blonde et frisée ; la comtesse de C. faisait événement avec son incomparable robe mauve et son chapeau de même nuance ; cette robe si remarquable était en taffetas mauve ; la jupe était ornée de cinq volants du même, et au bord de chaque volant était posée une double ruche en taffetas découpée à l'emporte-pièce : le premier rang de cette ruche était en taffetas violet, le second en taffetas mauve pareil à celui de la robe. Ce n'est pas tout : quatre volants en mousseline de l'Inde garnis d'une fine guipure de cinq centimètres de haut recouvraient les quatre volants inférieurs de taffetas mauve, et celui du haut, qui touchait à la taille, était recouvert par les longues basques en mousseline garnies aussi de guipure. Le corsage se composait d'un corsage en taffetas mauve décolleté, à petites manches plates, courtes ; sur ce corsage était fixé un corsage en mousseline montant, dont nous venons de décrire les

basques. Le devant, ouvert, était garni de guipure autour du cou, sur la poitrine et sur les barrettes, où étaient posés cinq nœuds en ruban taffetas mauve. Trois nœuds semblables relevaient aux manches trois volants de mousseline garnis de guipure. Sur cette robe, sortie des ateliers de madame Quillet, la comtesse de C. avait jeté un merveilleux mantelet tout en point de Bruxelles pomponné de nœuds mauve. Un chapeau tout en tissu de plumes mauves formant treillis et ayant sur la passe une haute blonde blanche renversée, et au tour de tête des fleurs de mauves sans feuillage complétait cette toilette. N'oublions pas la broche et le bracelet en améthystes entourées de perles fines.

Nous avons remarqué ce soir-là une grande harmonie dans les toilettes. La jolie lady B. portait une robe en taffetas mi-parti vert chou et mi-parti vert d'Isly, c'est-à-dire que les cinq volants de la jupe s'alternaient dans ces deux verts, de même que les trois volants et les trois bouffants des manches. Les larges épaulettes, formées par des volants pareils qui garnissaient aussi les basques, reproduisaient sur le corsage le mélange des deux verts de la jupe. Cette robe sortait aussi des ateliers de madame Quillet. Un riche mantelet en mousseline suisse et un chapeau en bandes de paille de riz et en taffetas vert orné sur la passe de deux grappes de raisin blanc complétaient cette toilette.

Une autre toilette, portée par la baronne d'A., était toute blanche ; la robe était en mousseline de l'Inde à six volants brodés, à larges dents, avec une tige d'œillets dans chaque dent. Un joli paletot flottant garni de volants en plus petit que ceux de la jupe composait le corsage, et sur la taille si fine de la baronne s'enroulait un châle de crêpe de Chine tout blanc avec de riches broderies d'un blanc mat.

Une jeune fille, passant en landau avec son père, le général R..., était tout en rose : robe de tarlatane rose pâle avec neuf plis ; — capote de tulle et de taffetas du même rose, avec des fleurs de pêcher au tour de tête, — et châle de crêpe de Chine uni de nuance pareille. Et les beaux enfants jambes nues, poitrine nue par cette bonne chaleur, comme ils sont heureux de s'étaler sur le devant des calèches, dans les frais habits que madame Leroy confectionne pour eux au magasin du *Zéphyr* ! Voyez ce petit garçon à chevelure brune, sur ses jolis mollets nus sont bien étirées ses fines guêtres en batiste écru à boutons d'ambre ; sa

blouse est aussi en batiste écrue toute soutachée de lacets couleur d'ambre; ses petits pantalons courts, descendant seulement aux genoux, sont en jaconas blanc brodé, de même que la fraise qui garnit sa blouse autour du cou; son chapeau est en paille d'Italie très-fine, orné de passementerie blanche. Une autre blouse plus simple, et qui venait aussi du *Zéphyr*, était portée par un petit garçon blond. Elle était en coutil fond blanc à petits carreaux bleus, toute soutachée avec de minces lacets de laine bleu Louise formant des grecques; le chapeau de ce petit garçon était en paille luisante, avec un galon blanc. Nous avons remarqué aussi beaucoup de blouses et de jaquettes en nankin soutachées de blanc.

Deux petites filles dont les toilettes venaient du *Zéphyr* faisaient bien des envieuses parmi leurs enfantines rivales qui les voyaient passer : l'une avait une robe de très-fin barége uni bleu de ciel : la jupe, qui ne venait qu'aux genoux, était garnie en bas de cinq petits volants de quatre centimètres de haut festonnés, et, dans chaque dent de feston, était un petit bouquet brodé, comme le feston, en soie bleu de ciel; jusqu'au lé de devant, les cinq volants étaient posés au bas de la jupe, mais là ils remontaient en tablier et venaient mourir en s'amointrissant sous la pointe du corsage, décolleté et garni de bretelles formées par de petits volants tout semblables à ceux de la jupe. Les manches courtes avaient aussi trois rangs de ce petit volant, et de plus un rang de valenciennes posée plate et appuyant sur le bras; la chemisette était en batiste brodée garnie de la même valenciennes, et les petits pantalons avaient une broderie et une dentelle pareilles à celles de la chemisette; sur un petit bas en fil d'Écosse, se jouaient les brodequins en peau anglaise bleu de ciel. Cette petite fille portait un chapeau de paille de riz où se groupaient, par-dessus et par-dessous, des petits fruits sauvages. L'autre belle enfant avait une robe de mousseline blanche : la jupe était toute couverte de petits plis surmontés d'engrêlures, et dans chaque pli était passé un ruban rose formant transparent. Sur le corsage à la Vierge, et, aux manches courtes, les mêmes plis coulissés se répétaient. Les pantalons étaient en mousseline blanche à bouillons, et les brodequins en peau dorée. Une petite capote en paille à jour avait une guirlande de groseilles blanches par-dessus, et des bouquets de roses pompons par-dessous.

Par ce temps chaud presque toutes les femmes restent en peignoir chez elle, et rien n'est coquet comme ces légers *déshabillés* (ainsi que disaient nos aïeules) que vient d'expédier aux élégantes des eaux des Pyrénées mademoiselle Élise Chevalier. Nous en avons vu plusieurs en brillante imprimée fond à petits bouquets de roses ou de bluets et les mêmes fleurs en guirlande montant de l'ourlet d'en bas à la ceinture sur le lé du devant. Ces peignoirs en brillante se font avec un paletot flottant, où l'on pose tout autour une disposition à plat comme celle de la jupe; puis par-dessous

la disposition une valencienne d'un centimètre de haut. Les manches ont les mêmes ornements. Quand on sort avec ces peignoirs pour les courses du matin, on met un petit chapeau de paille luisante sans autre ornement au-dessus qu'une voilette de tulle à mouches blanches; tandis que le dessous est garni touffu de blonde, de rubans et de petits velours noirs. Un mantelet de taffetas noir à volants découpés de chez madame Inger complète ce négligé. Nous avons parlé dans notre dernier bulletin des canezeus et mantelets de tout genre que madame Inger vient d'imaginer pour la saison d'été, nous engageons nos lectrices à juger par elles-mêmes de l'habileté de cette gracieuse confectionneuse.

Mais avant la toilette viennent les soins du visage. de la chevelure, des mains, des bras, de toute la personne; avant la couturière, avant la modiste, avant la robe la plus merveilleuse et le chapeau le plus coquet, on doit penser à Guerlain et à ses préparations, qui conservent, rajeunissent et embellissent; par ces chaleurs il est impossible de se passer soir et matin de la fameuse lotion Guerlain et de son oléine émulsive, et en sortant d'un bain froid ou chaud de sa poudre rafraîchissante, dont on saupoudre tout le corps au moyen d'une petite houppe en cygne blanc. Les flacons de sel et ceux d'extraits sont aussi indispensables dans cette saison. Guerlain en a de charmants pour voyage recouverts de cactus natté ou de cuir de Russie, et de très-riches en cristal de Bohême et or pour les courses de ville.

Nous avons parlé il y a quelque temps du costume qu'auraient les cent gardes en grande tenue, les détails suivants empruntés à un journal différent de ceux que nous avons donnés sous toute réserve.

Grande tenue à cheval : — Casque en acier poli, cimier en or, crinière en gerbe, plumet blanc.

Tunique bleu ciel, parements et collet en drap amarante, sur ce dernier une boutonnière en galon d'or.

Épaulettes et aiguillettes en soie amarante et or.

Cuirasse en acier poli, ornée d'un écusson aux armes de l'empereur.

Culotte de peau de daim.

Bottes fortes.

Selles à la française, tapis en drap amarante bordé de trois galons en or; couvertures des fontes, de la même étoffe. Aux quatre coins du tapis l'N et la couronne impériale brodés en ronde-bosse.

Armes. — Le sabre-baïonnette, le fusil; celui-ci, confectionné par les soins de M. Treill, chef d'escadron d'artillerie, et d'après la donnée de l'empereur, est d'un très-petit calibre, et représente, armé du sabre, une longueur de 2 m. 33 c. (7 pieds à peu près); il se charge par la culasse, et cela se fait avec tant de rapidité, que l'on peut tirer un grand nombre de coups à la minute; sa portée est de 4,200 mètres.

Le pistolet est de même modèle.

A pied. — Le pantalon amarante avec la bande

bleue double; la tunique bleu ciel, avec un plastron en buffle, brodé d'or, aux armes impériales.

Le chapeau à cornes, l'épée en verrou, le ceinturon noir.

Tenue des officiers. — La même que pour les gardes, sauf les ornements, qui sont en or; les épaulettes, les aiguillettes, la dragonne sont massives en or; la ganse du chapeau est en torsade, et à chaque corne du chapeau existe un gland avec effilé également en or.

Le plastron de grande tenue est brodé sur drap d'or.

— Voici le moment de se pourvoir chez Krieger d'indolentes chaises longues et de ces magiques tables suspendues si commodes à la campagne, puis des larges lits à colonnes d'ébène torse comme ceux de nos aïeux, lits commodes où l'on dort à l'aise, l'été, avec des rideaux de gaze tendus qui préservent des moucheron sans intercepter l'air. Recommandons aussi aux femmes qui aiment les fleurs (eh! quelle femme ne les aime pas!) les ravissantes jardinières en bois de rose et à médaillons de porcelaine de Sèvres dont Krieger seul a le secret.

— Le concours qui a été ouvert d'après le désir de S. M. l'impératrice et suivant l'avis inséré au *Moniteur* du 12 avril 1854 vient d'avoir lieu.

Vingt-cinq exposants avaient envoyé au palais des Tuileries de nombreux échantillons et dessins qui se faisaient remarquer par le bon goût, la richesse du style et la finesse du réseau.

Une commission avait été désignée par S. Ex. le ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics. Elle se composait de :

MM. Legentil, président de la chambre de commerce, président;

Félix Aubry, Constant Lefébure, Courtois, Frédéric Fortin.

La commission s'est livrée à un examen très-approfondi et a été admise à présenter vendredi dernier son rapport à l'impératrice.

Conformément aux conclusions de ce rapport, Sa Majesté a commandé un volant à tête, avec sa garniture en point d'Alençon, à MM. Videcocq et compagnie;

Un châle en dentelle de Chantilly à M. Lefébure, et un volant également en dentelle de Chantilly, à MM. Pigache et Mallat.

La note qui précède contient une erreur que nous croyons devoir rectifier.

Le châle en dentelle dite de Chantilly commandé à M. Auguste Lefébure par Sa Majesté l'impératrice est de la fabrique de Bayeux, département du Calvados.

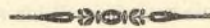
CLÉOPHÉE.

La reproduction et la traduction de ce bulletin de mode sont interdites en France et dans les pays étrangers, excepté aux journaux ayant traité avec la Société des gens de lettres.

Détails du Dessin.

Première toilette. — Robe de taffetas couleur mauve à grands carreaux formés par des guirlandes de volubilis blancs; le corsage, ouvert, est garni autour du cou, aux manches, découpées à dents pointues, et au bord des basques (aussi à dents pointues) d'une guipure blanche de vingt-cinq centimètres de haut; pardessus cette guipure court autour des dents une ruche de ruban taffetas mauve et blanc; les nœuds du corsage et ceux des manches sont faits avec le même ruban, mais en plus large. Le bonnet est en guipure et en ruban taffetas comme celui de la robe; les deux bracelets sont l'un en mosaïque et l'autre formé d'un serpent d'or à yeux d'améthyste faisant deux fois le tour du bras.

Seconde toilette. — Robe en taffetas écru, la jupe a trois volants à dents arrondies avec dispositions brochées bleu Louise; le corsage, tout plat et fermé, a des basques à dents arrondies comme les volants de la jupe, et au creux de chaque dent est posé un nœud de ruban taffetas bleu Louise et écru; trois nœuds semblables sont sur le devant du corsage et un autre nœud pareil relève vers la saignée les deux volants des manches; col et manches de dessous en point de Bruxelles; chapeau tout en blonde blanche et taffetas, garni en dessous de ruches de blonde et de nœuds de velours bleu Louise.



L'AÉRONAUTE HOLLANDAIS.

(SUITE ET FIN.)

7 avril. Je me levai de bonne heure, et, à ma grande joie, je vis enfin ce que je jugeai sans hésitation devoir être le pôle nord lui-même. Il était là, sans l'ombre d'un doute, directement sous moi, mais malheureusement à une telle distance, qu'il était impossible de rien distinguer avec netteté. En effet, d'après la progression des chiffres indiquant mes différentes hauteurs à différentes époques successives, du 2 avril à six heures du matin jusqu'à neuf heures moins vingt minutes de cette matinée (heure à laquelle mon baromètre avait cessé de fonctionner), j'étais fondé à croire qu'en ce moment, 7 avril à quatre heures du matin, je n'étais pas à moins de sept mille deux cent cinquante-quatre milles au-dessus du niveau de la mer. Cette élévation pourra paraître immense; mais les calculs sur lesquels je basai mon évaluation donnaient un résultat, selon toute probabilité, bien au-dessous de la vérité. Quoi qu'il en soit, mes regards embrassaient la terre dans son plus grand diamètre; l'hémisphère septentrional était étendu sous mes yeux comme une carte géographique dont

l'équateur formait le contour en même temps que la limite de mon horizon. Cependant Vos Excellences concevront facilement que les régions, jusqu'à présent inaccessibles qui sont en dedans du cercle polaire, quoique directement au-dessous de moi et vues par conséquent sans raccourci, m'apparaissaient encore sous un rapetissement beaucoup trop considérable pour que je pusse les examiner à mon gré; mais ce qu'on en voyait ne laissait pas d'être fort intéressant. Au nord de cette bordure de glace dont je vous ai parlé, et qui forme à peu de chose près la limite des explorations humaines dans cette partie du globe, continue de s'étendre presque sans interruption une immense croûte de glace. D'abord sensiblement déprimée, cette croûte s'aplanit graduellement, puis, s'affaissant de plus en plus, se termine au pôle même en une cavité circulaire bien indiquée dont le diamètre apparent sous-tendait, par rapport à mon ballon, un angle d'environ soixante-cinq secondes, et qui formait au milieu de cette calotte de glace une tache obscure variant d'intensité, mais toujours plus sombre qu'aucun autre point de l'hémisphère visible et passant parfois au noir le plus foncé. A midi cette tache circulaire paraissait beaucoup plus petite, et à sept heures du soir je la perdis entièrement de vue, le ballon passant par-dessus le bord occidental des glaces et se dirigeant rapidement vers l'équateur.

8 avril. Je remarquai une diminution sensible dans le diamètre apparent de la terre, sans parler d'un notable changement dans la couleur et l'aspect général de cette planète. Toute la surface visible était maintenant d'une teinte jaune pâle, sauf certaines parties qui brillaient d'un éclat extraordinaire. Ma vue était gênée par les nuages amoncelés dans les régions inférieures de l'atmosphère, et qui ne me laissaient entrevoir que partiellement et de temps à autre la surface terrestre. J'avais déjà eu l'occasion depuis deux jours de constater cet inconvénient, mais à l'énorme hauteur à laquelle j'étais parvenu, rapprochant en quelque sorte ces masses flottantes de vapeurs, leur interposition devenait de plus en plus incommode à mesure que je m'élevais davantage. Il me fut facile néanmoins de reconnaître que mon ballon planait au-dessus des grands lacs de l'Amérique du Nord et se portait en ligne droite vers le sud, ce qui devait m'amener bientôt sur les tropiques. Cette circonstance me causa la plus vive satisfaction et je l'accueillis comme un heureux présage. La direction prise jusqu'alors m'avait, en effet, inspiré quelque inquiétude; car il était évident que si je l'eusse suivie beaucoup plus longtemps, je n'aurais eu aucune chance d'arriver à la lune, dont l'orbite n'est inclinée au plan de l'écliptique que de $5^{\circ} 8' 48''$. Chose étrange! ce fut alors seulement que je commençai à comprendre la faute grossière que j'avais commise en ne prenant pas pour point de départ quelque lieu de la terre situé dans le plan de l'ellipse lunaire.

9 avril. Le diamètre de la terre était encore diminué et la surface du globe prenait d'heure en heure

une teinte d'un jaune plus foncé. Le ballon, poursuivant sa marche vers le sud, arriva à neuf heures du soir au-dessus du bord septentrional du golfe du Mexique.

10 avril. Je fus réveillé en sursaut vers cinq heures du matin par un grand bruit ou craquement dont je ne pus en aucune façon me rendre compte. Ce bruit, qui fut de très-courte durée, ne ressemblait à aucun bruit connu de moi. Pas n'est besoin de dire que je fus fort effrayé, ayant cru tout d'abord que c'était le ballon qui se déchirait; mais après avoir examiné tout mon appareil aérostatique, je n'y trouvai rien de dérangé. Je passai une partie de la journée à méditer sur cet incident extraordinaire, mais sans pouvoir en déterminer la cause; aussi me couchai-je de fort mauvaise humeur et peu rassuré.

11 avril. Le diamètre de la terre me parut considérablement rapetissé, et je remarquai pour la première fois que celui de la lune, qui approchait de son plein, augmentait considérablement. La condensation de l'air devenait une opération longue et pénible.

12 avril. Un changement singulier, et que j'avais d'ailleurs prévu, dans la direction du ballon me causa un très-grand plaisir. Parvenu vers le 20° degré de latitude sud, il fit tout à coup route vers l'est, à angle aigu, et conserva toute la journée cette direction, se tenant à peu près, sinon tout à fait, dans le plan même de l'ellipse lunaire. Ce changement de direction eut pour effet d'imprimer à la nacelle un mouvement d'oscillation très-marqué et qui dura pendant plusieurs heures.

13 avril. Je fus alarmé de nouveau par la répétition de ce craquement qui m'avait tant effrayé le 10; j'y réfléchis longtemps encore, mais sans pouvoir arriver à une conclusion satisfaisante. Grande décroissance dans le diamètre apparent de la terre, qui ne sous-tend plus guère, relativement au ballon, qu'un angle de 25° . Impossible d'apercevoir la lune, qui se trouve à mon zénith. Le ballon se maintient toujours dans le plan de son ellipse, mais en faisant peu de progrès vers l'est.

14 avril. Décroissance extrêmement rapide du diamètre de la terre. Je me pénétrai fortement de l'idée que mon ballon remontait la ligne des apsides en se dirigeant vers le point du périhélie; en d'autres termes, qu'il suivait précisément la direction qui devait lui faire rencontrer la lune dans la partie de son orbite la plus rapprochée de la terre. La lune elle-même était directement au-dessus de ma tête, et conséquemment cachée à ma vue. La condensation de l'air atmosphérique exige toujours un grand et long travail.

15 avril. Je ne pouvais plus distinguer nettement sur la terre les contours des continents et des mers. Vers midi j'entendis pour la troisième fois ce bruit étrange qui m'avait causé tant d'effroi; il se prolongea pendant quelques instants en augmentant d'intensité. J'attendais, frappé de stupeur, quelque épouvantable

catastrophe : ma nacelle s'agita violemment, et une masse gigantesque et enflammée, dont je ne pus distinguer la nature, passa près de mon ballon avec l'impétuosité de la foudre et un rugissement semblable à celui de mille tonnerres. Lorsque je fus un peu remis de ma terreur et de mon étonnement, je supposai que c'était quelque énorme fragment volcanique lancé du globe vers lequel je me dirigeais et appartenant, selon toute probabilité, à cette classe de substances que l'on recueille quelquefois à la surface de la terre et qu'on désigne, faute de mieux, sous le nom d'aérolithes ou de pierres météoriques.

16 avril. Essayant aujourd'hui de voir ce qui se passait au-dessus de moi en regardant tour à tour par chacune de mes fenêtres latérales, j'aperçus une très-petite portion du disque de la lune qui débordait en quelque sorte tout autour de la vaste circonférence de mon ballon. Mon agitation devint extrême, car j'avais maintenant la presque certitude d'arriver bientôt au terme de mon périlleux voyage. Le travail exigé par la manœuvre du condensateur était excessivement fatigant et me laissait à peine quelques moments de repos. Je ne dormais presque plus, j'étais épuisé et tout à fait malade. La nature humaine ne pouvait résister longtemps aux souffrances que j'endurais. Pendant la nuit, si je puis appeler ainsi un intervalle d'obscurité maintenant très-court, une pierre météorique passa encore dans mon voisinage, et le retour fréquent de ces phénomènes commença à m'inquiéter vivement.

17 avril. La matinée de ce jour fit époque dans mon voyage. On se rappellera que le 13 la terre sous-tendait, par rapport à moi, un angle de 25°. Le 14 cet angle était bien diminué, et le 16 au soir il n'était pas de plus de 7° 45'. Qu'on juge de mon étonnement lorsque le matin du 17, en m'éveillant d'un sommeil court et agité, je reconnus un accroissement soudain, énorme, dans les dimensions du globe qui occupait au-dessous de moi la position de la terre, et dont le diamètre ne sous-tendait pas un angle moindre de 39° ! Je fus confondu. Il n'y a pas d'expressions qui puissent rendre l'horreur, la stupéfaction dont je fus saisi et qui s'emparèrent de tout mon être. Mes genoux fléchirent sous moi, mes dents claquèrent, mes cheveux se hérissèrent sur ma tête. Le ballon avait donc crevé ! Je tombais, je tombais avec la vitesse la plus prodigieuse, avec une vitesse qui dépassait tout ce que l'imagination pouvait concevoir. A en juger par l'espace immense déjà parcouru en si peu de temps, je devais, en dix minutes tout au plus, arriver à la surface de la terre et m'y briser si je n'étais englouti dans l'Océan ! Telles furent les premières idées qui passèrent tumultueusement à travers mon cerveau. Mais la réflexion vint enfin à mon aide et je commençai à avoir des doutes. Il était impossible que je fusse descendu aussi rapidement ; et, quoique j'approchasse évidemment de la surface qui se trouvait au-dessous de moi, la vitesse avec laquelle j'en approchais, quelque grande qu'elle

fût, n'était nullement en rapport avec celle que j'avais d'abord rêvée. Cette considération contribua puissamment à calmer le trouble de mon esprit, et je pus enfin envisager le phénomène sous son véritable jour. Il fallait, en effet, que l'étonnement m'eût privé de l'usage de mes sens pour que je ne remarquasse pas combien l'aspect physique de la surface vers laquelle je descendais différait de celui de la terre. En fait, cette dernière se trouvait alors au-dessus de ma tête et complètement cachée par le ballon, tandis que la lune, la lune elle-même dans toute sa magnificence, s'étendait à mes pieds.

La surprise, la stupeur produite dans mon esprit par ce changement extraordinaire dans la situation des choses était peut-être, après tout, ce qu'il y avait dans tout cela de moins susceptible d'explication ; car ce renversement en lui-même était non-seulement naturel, et je dirai même inévitable, mais j'avais prévu depuis longtemps qu'il aurait lieu lorsque j'arriverais au point où l'attraction du satellite se substituerait à celle de la planète, ou, pour parler plus clairement, au point où la gravitation du ballon vers la terre serait moins puissante que la gravitation vers la lune. Il est vrai de dire que, me réveillant avec mes perceptions encore confuses, je m'étais trouvé tout à coup en présence d'un phénomène saisissant et qui, bien qu'attendu, ne l'était pas précisément à ce moment. La révolution elle-même dut s'opérer facilement, peu à peu et sans secousse, et il est plus que probable qu'eussé-je été éveillé lorsqu'elle eut lieu, je n'en aurais été averti par aucun inconvénient personnel ou dérangement dans mes appareils.

Il est presque inutile de dire qu'une fois revenu à la conscience de ma situation et délivré de la terreur qui avait d'abord paralysé mes facultés, la contemplation de l'aspect général de la lune absorba exclusivement mon attention. Elle était étalée sous mes yeux comme une carte ; et, bien que je jugeasse que j'en étais encore à une distance considérable, les dentelures et les inégalités de sa surface se dessinaient à mes regards avec une netteté que je ne pouvais m'expliquer. L'absence complète d'océan, de mers, de lacs, de rivières, en un mot, de masses d'eau quelconques me frappa tout d'abord comme le caractère le plus remarquable de sa constitution géologique. Et pourtant, chose étrange, je distinguai de vastes régions de plaines de formation évidemment alluviale, quoique la plus grande partie de l'hémisphère exposé à ma vue fût hérissée d'innombrables montagnes volcaniques de forme conique et ressemblant plutôt à des protubérances artificielles que naturelles. Les plus hautes de ces montagnes n'ont pas plus de trois milles trois quarts d'élévation perpendiculaire ; au reste, une carte des districts volcaniques des *Campi Phlegræi* donnerait à Vos Excellences une meilleure idée de leur aspect général que toute description que j'essayerais d'en faire. La plupart de ces volcans étaient évidemment en activité, et je

pouvais me faire une idée de la violence de leurs éruptions aux sifflements formidables et de plus en plus fréquents des soi-disant pierres météoriques qui continuaient de passer à côté du ballon, mais lancées maintenant de bas en haut.

48 avril. Aujourd'hui je remarquai une énorme augmentation dans le volume apparent de la lune, et la vitesse évidemment accélérée avec laquelle je descendais commença à m'alarmer sérieusement. On se rappellera qu'au début de mes spéculations sur la possibilité d'un voyage à la lune, j'avais supposé et fait entrer dans mes calculs qu'il existait dans le voisinage immédiat de ce satellite une atmosphère dont la densité devait être proportionnelle à sa masse. Cette supposition était, à la vérité, contraire aux idées généralement reçues; mais, indépendamment des conséquences que j'avais déduites du phénomène de la lumière zodiacale et de la marche de la comète d'Encke, j'avais été confirmé dans mon opinion par certaines observations de M. Shroeter de Liliental. Cet astronome observa un soir, peu après le coucher du soleil, la lune, âgée de deux jours et demi. Les deux cornes du croissant présentaient chacune à leur extrémité une sorte de prolongement très-effilé et faiblement éclairé par les rayons du soleil, alors qu'aucune partie de l'hémisphère obscur n'était encore visible. Je jugeai que ce prolongement des pointes du croissant devait avoir pour cause la réfraction des rayons solaires par l'atmosphère de la lune. Je calculai aussi que la hauteur de cette atmosphère, qui pouvait réfracter assez de lumière dans son hémisphère obscur pour produire un crépuscule plus lumineux que la lumière reflétée de la terre à cet âge de la lune, était de mille trois cent cinquante-six pieds. Dans ce calcul, je supposais que la plus grande hauteur capable de réfracter le rayon solaire était de cinq mille trois cents soixante-seize pieds. Mes idées à cet égard avaient encore été confirmées par un passage du LXXXII^e volume des *Transactions philosophiques*, où il est dit que lors d'une occultation des satellites de Jupiter, le troisième disparut après avoir été indistinct pendant une ou deux secondes de temps, et que le quatrième cessa d'être visible en approchant du limbe (1).

(1) Hévélius écrit qu'il a remarqué plusieurs fois dans des cieux parfaitement clairs, où les étoiles même de sixième et de septième grandeur étaient très-visibles, et en faisant usage du même excellent télescope, que la lune, à la même hauteur et à la même elongation de la terre, ne paraissait pas toujours également lumineuse. Il est évident que la cause de cette différence ne pouvait être ni dans notre atmosphère, ni dans l'instrument, ni dans l'œil du spectateur, ni dans la lune elle-même, mais qu'il faut la chercher dans quelque chose (une atmosphère?) existant autour du satellite.

Cassini a souvent remarqué que Saturne, Jupiter et les étoiles fixes, sur le point d'être occultés par la lune, prenaient une forme allongée; d'autres fois il n'a, dans les mêmes circonstances, observé aucun changement de forme. On pourrait en conclure que la lune est quelquefois, mais pas toujours, enveloppée d'une matière dense dans laquelle se réfracte la lumière des astres.

J'avais donc compté, pour opérer ma descente en sûreté, sur la résistance ou, pour parler plus exactement, sur le soutien d'une atmosphère lunaire existant à l'état de densité que j'imaginai. Si, après tout, je m'étais trompé, je n'avais rien de mieux à attendre, comme dénouement de mon entreprise, que de me voir brisé en mille morceaux contre la surface inégale de notre satellite; et, à vrai dire, je n'étais rien moins que rassuré. Je n'étais plus, relativement parlant, qu'à une faible distance de la lune, et cependant la difficulté de manœuvrer mon condensateur était toujours la même, et rien n'indiquait que la rareté de l'air tendit à diminuer.

49 avril. Ce matin, vers neuf heures, la surface de la lune étant horriblement rapprochée et mes craintes excitées au plus haut degré, la pompe de mon condensateur donna enfin, à mon grand soulagement, des signes non équivoques d'un changement dans l'atmosphère. A dix heures j'eus lieu de croire que sa densité augmentait considérablement. A onze heures l'appareil fonctionnait déjà facilement; et à midi je me hasardai, après quelque hésitation, à desserrer peu à peu mon tourniquet. Voyant qu'il n'en résultait aucun inconvénient, je finis par ouvrir tout à fait le sac de caoutchouc dans lequel je m'étais renfermé, et le repliant sur lui-même, je dégageai entièrement ma nacelle. Des spasmes et un violent mal de tête furent, comme on peut le croire, la conséquence immédiate de cette expérience un peu prématurée. Mais ces symptômes, accompagnés d'une certaine difficulté à respirer, n'étant pas de nature à mettre ma vie en danger, je résolus de les supporter de mon mieux, sachant d'ailleurs qu'ils ne pouvaient que diminuer à mesure que je pénétrerais dans les couches inférieures et plus denses de l'atmosphère lunaire. Ma descente cependant continuait d'être d'une extrême rapidité, et il devint bientôt certain que si je ne m'étais probablement pas trompé en m'attendant à rencontrer une atmosphère d'une densité proportionnelle à la masse de la lune, j'avais eu tort de croire que cette densité serait suffisante, même à la surface de ce satellite, pour soutenir le poids de ma nacelle et de son contenu. Il aurait pourtant dû en être ainsi, comme à la surface de la terre, la pesanteur des corps à l'un et l'autre globe étant supposée en raison de la condensation atmosphérique. Mais il n'en était pas ainsi, et ma chute précipitée l'attestait assez; le fait, d'ailleurs, ne saurait s'expliquer qu'en tenant compte de ces désordres géologiques dont j'ai déjà indiqué la possibilité. Quoi qu'il en soit, j'étais maintenant tout près de notre satellite, vers lequel je descendais avec une incroyable impétuosité. Aussi me hâtai-je de jeter d'abord mon lest, puis mes barils d'eau, puis mon appareil condensateur avec mon sac de caoutchouc, puis enfin tout ce qui se trouvait dans la nacelle. Mais tous ces sacrifices furent inutiles. La rapidité de ma chute ne se ralentit pas, et bientôt je ne fus plus qu'à un demi-mille de la surface. Comme dernière

ressource, après m'être débarrassé de mon habit, de mon chapeau et de mes bottes, je détachai du ballon la nacelle elle-même, qui ne laissait pas d'être d'un certain poids, et m'accrochant de mes deux mains au filet, j'eus à peine le temps de remarquer que tout le pays, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, était couvert de petites habitations assez rapprochées les unes des autres, avant de tomber au cœur même d'une ville à l'aspect fantastique et au milieu d'une foule de vilains petits êtres dont pas un ne prononça une syllabe ou ne se mit en devoir de me prêter assistance, mais qui restèrent tous les poings sur les hanches, me regardant de travers, moi et mon ballon, et grimaçant comme des idiots. Je me détournai d'eux avec dégoût, et portant mes regards vers cette terre que j'avais si récemment quittée, et peut-être pour toujours, je l'aperçus dans le ciel, semblable à un grand bouclier de cuivre d'environ deux degrés de diamètre, d'un aspect terne et garni à l'un de ses bords d'un brillant croissant d'or. La surface de ce disque, où l'on ne distinguait aucune trace de terre ni d'eau, était obscurcie de taches variables et traversée, à l'équateur et aux tropiques, de bandes parallèles.

Ainsi, avec la permission de Vos Excellences, après une suite de vives inquiétudes, de périls inouïs, de délivrances miraculeuses, j'étais enfin arrivé sain et sauf, le dix-neuvième jour après mon départ de Rotterdam, au terme du voyage le plus extraordinaire qui ait jamais été achevé, entrepris ou même conçu par un habitant de la terre. Mais il reste encore à raconter mes aventures, et Vos Excellences comprendront facilement qu'après un séjour de cinq années sur une planète qui, déjà si intéressante par elle-même, l'est doublement encore par ses rapports intimes avec le monde que nous habitons, je suis en mesure de fournir au Collège des astronomes des informations bien autrement importantes que les détails, quelque curieux qu'ils soient, de cette traversée si heureusement accomplie. Tel est, en effet, le cas. Il y a une infinité de choses que je serais heureux de communiquer à mes concitoyens. J'ai beaucoup à dire sur le climat de la lune, sur ses alternatives singulières de froid et de chaud, tour à tour brûlée qu'elle est pendant une quinzaine par les feux du soleil dont rien ne tempère l'ardeur, puis soumise, pendant la quinzaine suivante, à la température glaciale des régions polaires; sur une translation continuelle d'humidité, par une distillation semblable à celle qui a lieu dans le vide, du point situé au-dessous du soleil à celui qui en est le plus éloigné; sur une zone variable d'eau courante; sur les habitants eux-mêmes, leurs mœurs, leurs coutumes, leurs institutions politiques; sur leur conformation particulière, leur laideur, leur absence d'oreilles, appendices inutiles dans une atmosphère ainsi modifiée; sur leur ignorance de l'usage et des propriétés du langage, conséquence naturelle de cette privation des organes de l'ouïe; sur l'étrange moyen de communication qu'ils ont imaginé pour rem-

placer la parole; sur les rapports mystérieux qui existent entre chaque habitant de la lune et quelque habitant de la terre, rapports analogues et subordonnés à ceux qui existent entre les orbes de la planète et du satellite, et par suite desquels l'existence et les destinées des habitants de l'une sont intimement liées aux destinées et à l'existence des habitants de l'autre; mais par-dessus tout, si tel est le bon plaisir de Vos Excellences, sur les sombres et hideux mystères que recèlent les régions *extérieures* de la lune, régions qui, par suite de la merveilleuse concordance de la rotation de cet astre sur son axe avec sa révolution sidérale autour de la terre, n'ont jamais encore été exposées à l'investigation des lunettes astronomiques. Voilà ce que je voudrais raconter, et beaucoup d'autres choses encore. Mais tout service mérite son salaire. Il me tarde de revoir ma famille et mes foyers; et, comme récompense des communications ultérieures que je suis disposé à faire, en considération du jour qu'il dépend de moi de jeter sur plusieurs branches importantes des sciences physiques et mathématiques, je viens solliciter, par l'intervention et l'influence de votre honorable société, le pardon du crime dont je me suis rendu coupable à l'égard de mes créanciers. Tel est l'objet de la présente missive. Le porteur, habitant de la lune, qui a bien voulu s'en charger et à qui j'ai donné les instructions nécessaires pour son voyage, attendra le bon plaisir de Vos Excellences et me rapportera la grâce en question, s'il est possible de l'obtenir.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Après avoir achevé la lecture de cet étrange document, le professeur Rubadub, dans l'excès de sa surprise, laissa, dit-on, tomber sa pipe, et mynbeer Superbus Von Underduk, ayant ôté ses lunettes, les ayant essuyées et mises dans sa poche, oublia sa dignité au point de faire trois plouettes sur son talon, dans un paroxysme d'étonnement et d'admiration. On obtiendrait la grâce, cela ne pouvait faire de doute. Tel fut du moins le serment que fit, en l'accompagnant d'un juron énergique, le savant professeur, et telle fut aussi en définitive l'opinion de l'illustre Von Underduk, qui, prenant le bras de son collègue, s'achemina gravement vers son domicile pour y tenir conseil sur les mesures à prendre. Arrivés à la porte du bourgmestre, le professeur se hasarda à suggérer que le messager ayant jugé à propos de disparaître, effrayé sans aucun doute par les mines rébarbatives des bourgeois de Rotterdam, la grâce demandée ne servirait pas à grand'chose, puisqu'on ne trouverait, selon toute probabilité, personne autre qui voulût entreprendre un pareil voyage. Le bourgmestre ayant reconnu la justesse de cette observation, l'affaire en resta là. Mais il n'en fut pas de même des rumeurs et des caquets. La fameuse lettre, ayant été publiée, donna lieu à toutes sortes de commentaires. Quelques esprits forts allèrent même jusqu'à prétendre que toute cette histoire du restaurateur de soufflets n'était qu'une

odieuse mystification. Mais le mot mystification est, je crois, un terme général abusivement employé par certaines gens pour désigner tout ce qui est au-dessus de leur compréhension. Quoi qu'il en soit, voici les raisons qu'ils alléguaient à l'appui de leur opinion; ils disaient :

1° Que certains mauvais plaisants de Rotterdam en voulaient beaucoup à certains bourgmestre et astronomes;

2° Qu'un petit avorton contrefait, escamoteur de profession, qui avait eu, en punition de je ne sais quel méfait, les deux oreilles coupées à fleur de tête, avait depuis quelques jours disparu de la ville de Bruges, peu éloignée, comme on sait, de Rotterdam;

3° Que les journaux collés tout autour du petit ballon étaient des gazettes de Hollande et ne pouvaient, par conséquent, venir de la lune. C'étaient de vieux journaux très-sales, et l'imprimeur Gluck était prêt à jurer sur la Bible qu'ils sortaient des presses mêmes de Rotterdam;

4° Que Hans Pfaall en personne, qui n'était qu'un ivrogne, et les trois compères désignés comme ses créanciers avaient été vus, il n'y avait pas plus de deux ou trois jours, attablés dans un cabaret des faubourgs, de retour d'une excursion d'outre-mer, où ils avaient ramassé quelque argent;

5° Enfin, que c'est une opinion généralement accréditée, ou qui devrait l'être, que le collège des astronomes de la ville de Rotterdam, aussi bien que tous les autres collèges d'astronomes de toutes les parties du monde, sans parler des collèges et des astronomes en général, ne sont, pour ne pas dire plus, ni meilleurs, ni plus grands, ni plus savants qu'ils ne devraient l'être.

Nous ne saurions, pour notre part, nous associer à des propos aussi irrévérencieux. Mais ayant, narrateur fidèle, mis les pièces du procès sous les yeux du lecteur, nous le laisserons formuler lui-même son opinion.

(Extrait de la Bibliothèque des Chemins de fer.)

UN AMOUR EN PROVENCE.

(SUITE.)

VII.

Je restai foudroyé. Plusieurs semaines après, car durant un mois je perdais l'usage de ma raison, j'appris qu'un ami me rendant visite m'avait trouvé étendu sans connaissance et froissant sur mon cœur cette lettre qui déchirait ma vie. Pourtant j'en fus quitte pour une violente fièvre cérébrale, et j'entrai bientôt en convalescence.

Dès que je pus supporter la voiture, je m'élançai en diligence.

Arrivé à Maillanne, je pris à peine le temps de serrer dans mes bras Gustave de V..., qui ne me reconnut pas d'abord, tant la maladie et le chagrin avaient altéré mes traits, et je me dirigeai vers la maison de l'Isle, pressant sous mes doigts mon unique trésor, le petit sachet où j'avais renfermé le bouton d'églantine.

Un énorme écriteau suspendu à la grille ouverte portait ces mots : Maison à louer.

J'appris d'un concierge nouvellement installé que la chère demeure était vendue depuis six semaines et attendait d'autres habitants. Je me débarrassai du cicérone, qui me fatiguait d'insignifiants bavardages, et, prétextant un vif désir de visiter l'habitation, je commençai à errer dans les chambres vides, cherchant les traces de mon bonheur perdu.

Hélas! tout était dévasté; les tentures déchirées laissaient voir les murailles dégradées par les pluies d'automne. Les salles désertes répétaient le bruit de mes pas avec un son sépulcral. Pendant que mon cœur se contractait sous l'angoisse, mes lèvres balbutiaient machinalement ces vers de Caldéron où le poète décrit la tristesse du vieillard qui, sentant le sol résonner sous ses pieds, s'écrie qu'il frappe aux portes de la tombe creusée pour lui. Écartant les insectes qui pullulaient de tous côtés comme une végétation maudite, je remplaçais du souvenir chaque objet dans le lieu qu'il avait occupé: ici se trouvait le piano de Laure; cette fenêtre avait supporté sa harpe éolienne; plus loin je croyais voir le divan où elle s'asseyait nonchalante, pendant que sa sœur, enlacée dans ses bras, formait avec elle un groupe charmant comme ceux du Corrège. Les gros volumes du comte me manquaient aussi; bien souvent je les avais maudits quand il me fallait subir l'érudition de leur possesseur, maintenant j'eusse donné toute ma vie pour passer encore une heure dans la vieille bibliothèque où Laure et Marie venaient quelquefois se faire expliquer une strophe obscure de Gongora ou de Luis de Léon. Six semaines avaient-elles donc suffi à produire tant de désolation? On eût dit que la mort avait passé là; pour moi, c'était plus que la mort, car, elle, du moins, arrête les battements du cœur!

Les yeux pleins de larmes, je descendis au jardin; il avait moins souffert que la maison, mais des fils d'araignée tendus çà et là, des herbes parasites s'élevant au milieu des allées et je ne sais quel air d'isolement le rendaient encore plus triste qu'elle. Je voulus revoir tous les endroits que nous avions aimés ensemble, le berceau où le comte venait lire le journal, pendant qu'assis auprès de lui nous écoutions gravement son ennuyeuse politique et faisons des signes d'approbation à chacun de ses longs commentaires, la petite grille par laquelle j'avais pénétré la première fois dans le parc, les deux arbres où j'avais si souvent bercé Laure

et Marie mollement couchées dans leur hamac. Quand je parvins au frêne dont les rameaux tombants semblaient pleurer comme moi le départ de ses belles maîtresses, il me fut impossible de me contenir. — Oh ! non, m'écriai-je en embrassant l'arbre d'une étreinte convulsive et en le baignant de mes larmes ; oh ! non, Dieu n'existe pas, puisqu'il laisse tant de douleurs accabler une pauvre âme malade ! Sa providence est une amère dérision inventée par les prêtres. Ce qui règne sur le monde, c'est le mal. Puis, dans le transport furieux qui m'agitait, faisant un compromis avec Dieu : — Je t'adorerai si tu veux me la rendre. Fais-moi connaître le lieu qu'elle habite, ô mon Dieu ! et je t'aimerai aussi religieusement que je l'ai fait avant le jour où ta main m'a frappé ! Laure, écoute-moi, tu es cachée dans le feuillage, n'est-ce pas, pour surprendre ton ami ?

Le concierge accourut à la hâte au bruit de mes plaintes ; je le repoussai violemment, et, après lui avoir jeté quelques monnaies, je me mis à errer dans l'Isle.

Pendant que je m'abandonnais à ma douleur une idée me frappa tout à coup. Dans nos entretiens du soir à la maison de l'Isle, Laure avait souvent parlé d'une de ses tantes supérieure d'un couvent de religieuse à Pamiers ; ce devait être là sans nul doute que mesdemoiselles de Favière avaient cherché un refuge. Je courus chez Gustave de V... pour m'éclairer sur ce point ; il confirma mes conjectures, m'assurant que les deux sœurs avaient fait mystère de leur départ, mais qu'elles avaient été vues à Pamiers par un de ces bavards de profession dont le métier est de faire courir de ville en ville tous les cancans de la province.

— Puisqu'il en est ainsi, dis-je à mon ami, je vais me rendre en Languedoc ; si j'ai besoin de vous, je compte sur votre amitié. Le soir même j'étais en route.

VIII.

Mon voyage d'Avignon à Pamiers fut rapide comme les pensées qui s'agitaient dans ma tête. Trop absorbé pour rien voir de ce qui se passait autour de moi, je n'eus pas à souffrir des fatigues de la route, quoique les paysages du Languedoc, avec leurs grands chemins de calcaire et leurs rochers torrides qui se dressent capricieusement çà et là comme une armée de soldats dispersés, ne répondent guère à la bonne réputation dont les touristes ont gratifié ce pays. Je regardai se dérouler devant moi les longues routes blanches, pensant avec une sorte de terreur qu'elles aboutiraient fatalement aux lieux où se trouvait Laure ; l'idée de reparaitre devant elle me causait une véritable angoisse, et cependant j'allais toujours pressant les relais, poussé par cette main invisible qui jette l'homme éperdu au fond des abîmes creusés par sa passion.

Faut-il le dire ? Je songeais à peine à la seconde fille du comte, à la blonde Marie. Le monstrueux égoïsme de l'amour m'empêchait de sentir ce qu'il y avait d'indigne et de cruel dans cette indifférence envers une

femme qui m'avait donné son cœur, car la lettre de mademoiselle de Favière ne me laissait aucun doute à cet égard. Est-ce donc une fatalité mystérieuse de la vie que nous allions toujours chercher le bonheur hors des conditions du possible, et que, semblables aux fiers oiseaux des montagnes, nous convoitions les cimes les plus élevées, d'où le vertige nous précipite ? Si cette destinée, qui gouverne l'homme avec une volonté de fer, eût fixé mon amour encore indécis sur la plus jeune des deux sœurs, au moment où je les vis pour la première fois, j'aurais eu ce bonheur ineffable de m'unir à une femme qui m'aimait ; et si cette même destinée eût voulu rejeter sur Laure le malheur qui accablait Marie, la première aurait eu du moins pour supporter cette épreuve un caractère noble et fier qui l'eût fait sortir victorieuse de la lutte engagée entre son amour et sa dignité.

Dès mon arrivée à Pamiers, mon premier soin fut de m'informer auprès de mon hôte, petit vieillard assez communicatif, s'il n'avait pas connaissance d'une mademoiselle de Favière, supérieure d'une maison religieuse.

— Oh si, dit-il, et même elle est célèbre dans le pays pour avoir fait plus d'un miracle à Notre-Dame des Lumières. Elle est entrée, il y a longtemps au couvent des Ursulines sous le nom de sœur Anne. Depuis plus de vingt années elle est supérieure de la maison ; mais, *pécaïre* ! il ne faut pas broncher sous sa direction, elle vous mène les sœurs comme un véritable troupeau. Si monsieur a l'intention de pénétrer au parloir, il y arrivera difficilement.

— Où se trouve le couvent des Ursulines ? demandai-je.

— Dans la vieille ville ; au-devant du grand cimetière qui est adossé à l'Ariège, vous reconnaîtrez facilement l'édifice ; il y a au-dessus de la porte une grande croix de fer avec une inscription en latin.

C'était tout ce que je désirais savoir. Me revêtant d'un habit fort simple, afin de ne pas attirer l'attention, je gagnai la vieille ville en marchant sur un détestable pavé. Le cimetière, comme mon hôte me l'avait annoncé, s'avancait un peu sur une des berges de l'Ariège. Il était complètement désert. Absorbé par ma douleur, je foulai les tombes avec une froide insouciance, et m'assis sur un tertre sans trop savoir quelle conduite je devais tenir. Comment pénétrer dans ce couvent dont j'apercevais les frêles ogives qui s'élançaient à deux pas de moi, au-dessus d'une haie de cyprès ? Je n'avais aucun motif pour me présenter à mesdemoiselles de Favière. L'annonce seule de mon nom les empêcherait de se rendre au parloir. Plongées dans le chagrin, paraîtraient-elles devant un étranger si j'empruntais un nom supposé ?

La lettre de Laure était formelle, et annonçait une résolution bien arrêtée. J'eus un instant la pensée de respecter religieusement l'ordre qui m'était donné, et de laisser vivre en paix les deux sœurs dont j'avais

troublé le repos. Mais je ne voulais pas mourir sans avoir revu Laure. Je ne pouvais me résigner à errer désormais indifférent au milieu des hommes sans contempler une fois encore ces traits gracieux et frêles, ce regard plein de fierté, cette démarche si noble et si imposante. Au dedans de moi-même, il s'agitait d'ailleurs une idée que je n'osais m'avouer : peut-être tout espoir n'était-il pas perdu ! Laure, qui avait osé tracer avec une chaste confiance ces lignes dans lesquelles elle faisait un demi-aveu, Laure pourrait-elle rester indifférente en face de mon amour et de mon désespoir ? Me plaisant à la supposer aussi égoïste que moi-même, j'espérais qu'elle ne refuserait pas de me suivre, abandonnant sa sœur à son isolement. Telle est la monstrueuse personnalité du cœur de l'homme, qui, se faisant centre de toutes les affections, absorbe la vie des femmes avec une froide indifférence, pendant que celles-ci, contentes d'un dévouement caché, végètent dans la souffrance et meurent sans se plaindre.

Un léger bruit que j'entendis derrière moi attira tout à coup mon attention ; je me retournai, et j'aperçus, sortant d'un charnier placé à l'un des angles du cimetière, un fossoyeur qui commença à bêcher le sol à quelques pas du tertre où j'étais assis. La vue de cet homme, instrument passif de la mort, me causa une sensation douloureuse ; je m'avançai cependant à sa rencontre avec l'espoir d'obtenir de lui des renseignements indirects.

THALÈS BERNARD.

(La fin au prochain numéro.)

POÉSIE.

LES RÉSIDENCES ROYALES.

Avec leurs longues avenues,
Leurs silencieuses statues
Se mirant dans les bassins ronds ;
Leurs grands parcs ombreux et profonds,
Leurs serres de fleurs des tropiques,
Et leurs fossés aux ponts rustiques,
Ils sont pour nous, ces vieux palais,
Ils sont pour nous : habitons-les !

Bras enlacés, âmes rêveuses,
Promenons nos heures heureuses
Sous les tonnelles des jardins,
Dans les bois où passent les daims ;
Traversons les courants d'eau vive
Sur la nef qui dort à la rive.
Ils sont pour nous, ces vieux palais,
Ils sont pour nous : habitons-les !

Allons voir, dans les vastes salles,
Les portraits aux cadres ovales,
Morts radieux toujours vivants :
Grandes dames aux seins mouvants,

Cavaliers aux tailles cambrées,
Exhalant des senteurs ambrées.
Ils sont pour nous, ces vieux palais,
Ils sont pour nous : habitons-les !

Sur le banc des orangeries,
Dans l'étable des métairies
Où les reines buvaient du lait,
Dans le kiosque et le chalet,
Aux terrasses des galeries,
Allons asseoir nos causeries.
Ils sont pour nous, ces vieux palais,
Ils sont pour nous : habitons-les !

Sous le fronton de jaspe rose,
Où l'Amour sourit et repose,
Cherchons le bain mystérieux,
Le bain antique aimé des dieux :
Diane et ses nymphes surprises
Courent sur le marbre des frises !
Ils sont pour nous, ces vieux palais,
Ils sont pour nous : habitons-les !

Lisons dans les forêts discrètes
Les gais conteurs et les poètes :
Le murmure des rameaux verts
S'harmonie à celui des vers,
Et les amoureuses paroles
S'épanchent en notes plus molles.
Ils sont pour nous, ces vieux palais,
Ils sont pour nous : habitons-les !

Dans les ravins aux pentes douces,
Sur les pervenches, sur les mousses,
Doux lit où se voile le jour,
A la lèvre monte l'amour ;
L'ombre enivre, l'air a des flammes,
En une âme Dieu fond deux âmes.
Ils sont pour nous, ces vieux palais,
Ils sont pour nous : habitons-les !

L'horizon déroule à la vue
Le lac à la calme étendue,
Où par couples harmonieux
Les cygnes fendent les flots bleus ;
Plages, collines et vallées
Sous nos regards sont étalées.
Ils sont pour nous, ces vieux palais,
Ils sont pour nous : habitons-les !

Chantilly dort sous ses grands chênes,
Rosny, Chambord n'ont plus de reines ;
Leurs maîtres, ce sont les amants
Savourant leurs enchantements :
Où les royautés disparaissent,
Les riantes amours renaissent.
Ils sont pour nous, ces vieux palais,
Ils sont pour nous : habitons-les !

MADAME LOUISE COLET.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE-FRANÇAIS : la *Comédie à Ferney*, par MM. Louis Lurine et Albéric Second. — GYMNASÉ-DRAMATIQUE : les *Cœurs d'or*, par MM. Jules de Prémaray et Léon Laya. — VARIÉTÉS : les *Représailles*, par M. Victor Mangin.

Une jeune, jolie et romanesque bourgeoise de Genève, admiratrice des ouvrages de Voltaire, s'est créé du grand poète un idéal qui, de l'admiration, l'a conduite promptement à l'amour. Céliane a écrit à Voltaire; elle veut se prosterner à ses pieds, le servir comme la plus humble des créatures; enfin elle a quitté Genève pour accourir à Ferney.

Mais le mari, fabricant de montres, est plus positif que Céliane, dont il ne partage pas l'enthousiasme; il la devance à Ferney et vient demander compte à Voltaire de cette séduction à distance. Le brave homme ne parle de rien moins que de tuer le grand poète, qui est devenu involontairement son rival. Voltaire le rassure et lui offre de guérir la jeune femme en lui montrant une réalité qui doit tuer bientôt tous ses rêves poétiques. En effet, il se fait vieux, égoïste, bourgeois renforcé aux yeux de Céliane, qui, désenchantée, pleure l'idéal qu'elle avait rêvé.

Le mari, témoin caché de l'entrevue, triomphe *in petto* et se croit sauvé; mais un autre témoin de l'entrevue, qui trouve à son goût la femme de l'horloger, s'empare du rôle prêté à Voltaire par le cœur épris de Céliane. Ce nouveau rival n'est autre que le prince de Ligne, grand seigneur philosophe, qui se présente effrontément à Céliane comme le véritable Voltaire; il lui persuade qu'elle a été dupe d'une mystification, et qu'un acteur de Paris a joué avec elle cette scène qui l'avait un instant désenchantée. Voltaire s'était montré bourru, prosaïque, il se fait, lui, galant et sentimental. Il devient pressant, étourdit le cœur ingénument romanesque de Céliane, et on ne sait trop ce qui arriverait si Voltaire, averti de cette nouvelle comédie, ne se hâtait de venir au secours de la jeune femme. Voltaire reprend l'avantage et détruit dans l'esprit de Céliane le prestige que s'est donné le grand seigneur, en l'accusant à son tour d'être un mystificateur.

Le prince part le soir même pour Turin. Il propose à l'horloger Montfermeil et à sa femme de les emmener en Italie; mais Céliane, désabusée, refuse, et le mari est cette fois sauvé pour tout de bon.

Les noms des auteurs ont été justement applaudis; la pièce a été jouée avec un ensemble parfait. M. Brindeau, chargé du rôle du prince de Ligne, l'a rempli avec chaleur et élégance. Ce sera sa dernière création à la Comédie-Française, qu'il quitte pour passer au Vaudeville, où il vient d'être engagé par le nouveau directeur, M. Boyer.

Mademoiselle Judith a joué le rôle de Céliane; c'est

dire qu'elle a justifié de tout point le rêve des auteurs.

Le rôle principal a été donné à M. Geffroy. On ne saurait représenter avec plus de fidélité le personnage de Voltaire. C'est sa résurrection. C'est le marbre de Houdon vivant, marchant, parlant. M. Geffroy est un acteur hors ligne, mais qui n'exerce pas sur le public et conséquemment sur les recettes une influence égale à la rare perfection avec laquelle il compose ses rôles. Peut-être le feuilleton de théâtres ne lui en a-t-il pas tenu assez compte et ne l'a-t-il pas assez fait remarquer! Avec quel art cependant il fit revivre Marat dans *Charlotte Corday*, et le mari de Balzac dans *le Lys de la Vallée*!

Les auteurs des *Cœurs d'or*, MM. Jules de Prémaray et Léon Laya, ont voulu prouver que le mauvais génie de l'homme causait la chute de la femme, abandonnée ensuite, et que du côté de celle-ci était réellement l'amour vrai, sincère et dévoué; et dans l'exécution de leur ouvrage ils ont conservé à la femme séduite et délaissée la résignation dans l'amour.

Au premier acte, le comte Maurice et le peintre Michel aiment éperdument, l'un une jeune femme, Esther Arnaud, épouse séparée, — au moins de fait, — d'un mauvais sujet qui fouille les placers de la Californie; l'autre, une demoiselle Césarine, qui vient d'entrer dans la carrière du théâtre et ne songe encore qu'à se faire un nom. Un prince de Rezas, qui prend intérêt à l'avenir de ces quatre cœurs, se met vainement en travers des deux amours: le comte Maurice refuse une mission diplomatique pour rester auprès de celle qu'il aime, et Michel laisse là sa clientèle parisienne pour suivre sa belle à Saint-Petersbourg.

Au deuxième acte, ces feux ardents se sont considérablement refroidis. Michel, revenu du Nord, laisse maintenant Césarine voyager seule, et Maurice regrette amèrement sa carrière sacrifiée à un amour qui a été le bonheur, mais pas la vie. Tous deux, bien changés, font couler maintenant des larmes amères, celui-ci en partant à son tour, celui-là en restant maintenant. Aussi faut-il en finir. Ces deux lassitudes et ces deux désespoirs, variés dans leur expression, rompent la monotonie que l'allure trop régulière de la pièce et un parallélisme trop constant lui eussent peut-être, sans cette variété, fait reprocher justement.

Les ennuis comiquement vrais de Michel contrastent heureusement avec les tristes regrets de Maurice et le muet désespoir de madame Arnault avec les fureurs bruyantes de Césarine, qui tente de se suicider en se précipitant par la fenêtre, lorsque la compagne d'infortune d'Esther l'arrête et la sauve.

Enfin, au troisième acte, les deux séducteurs mettent chacun un mariage légitime entre eux et le sort de la chaîne illégitime qu'ils viennent de rompre. Les femmes aimantes et dévouées sont sacrifiées, et elles gardent le beau rôle que leur destinaient les auteurs.

La pièce a été admirablement jouée et a obtenu un succès complet. MM. Geoffroy, Lafontaine et Dupuis

remplissaient les rôles de Michel, de Maurice et du prince de Rezay. Mademoiselle de Teyssière, la fugitive du Vaudeville et du Palais-Royal, débutait par le rôle de Césarine. Mademoiselle Laurentine, en sa qualité de jeune première sentimentale, jouait le rôle de madame Arnault.

* * Le sujet des *Représailles* est très-simple et l'intrigue n'en est pas compliquée, mais la situation est vraie; c'est un mérite qu'on rencontre dans trop peu de vaudevilles, et qui a assurément contribué au succès de celui dont nous avons à parler.

Un amour calme et tranquille, né d'une amitié d'enfance, unit Laure de Simiane, jeune et fort jolie personne, à son cousin André.

Aucun nuage n'a troublé leur union jusqu'au jour où un troisième personnage est venu détourner l'attention d'André. Ce nouveau personnage est mademoiselle Hortense de Rémigny, jeune et belle veuve, amie de pension de Laure, à laquelle son arrivée donne des pressentiments dont elle ne sait pas encore bien se rendre compte.

Hortense de Rémigny est gaie, rieuse, toujours vive et enjouée; André, malgré son amour pour Laure, ne peut s'empêcher de comparer la grâce de l'une à la timidité de l'autre, et il cède bientôt à cet attrait nouveau qui lui ferait oublier complètement sa cousine, si celle-ci, d'après le conseil de sa grand'mère, madame la baronne de Simiane, n'avait recours à un stratagème qui réussit presque toujours en pareille circonstance.

Laure renchérit sur les allures d'Hortense : elle se montre vive, agaçante et séduisante; elle danse, elle monte à cheval, elle enflamme les cœurs de tous les jeunes gens, et paraît avoir oublié son cousin, le seul auquel elle pense cependant.

André ne semble pas d'abord s'apercevoir du changement de conduite de sa cousine; il ne voit qu'Hortense, qui paraît elle-même assez sérieusement éprise de lui. Mais un jour le souvenir de son amour d'enfance se ranime dans son cœur, il s'effraye de sa nouvelle passion, et vient implorer un pardon que Laure est trop généreuse pour lui refuser. Hortense fait le sacrifice de son amour; elle part, et les deux jeunes gens oublient dans la joie de leur bonheur l'incident qui a failli les séparer pour toujours.

Tel est le thème que M. Mangin a traité avec autant d'élégance que de délicatesse, et c'est au milieu d'applaudissements mérités que son nom a été prononcé. Il est juste de dire que la pièce a été parfaitement jouée. Bien conçue et bien écrite, elle a été bien comprise et bien rendue.

* * A l'Académie impériale de musique, on s'occupe des répétitions de *la Nonne sanglante*, dont les études sont poussées avec activité, de telle sorte que l'ouvrage puisse être représenté vers la fin de septembre.

* * Il est aussi question de la mise en scène du ballet nouveau destiné à madame Rosati.

* * *L'Étoile du Nord* a encore été donnée deux fois la semaine dernière, mardi et jeudi. La chaleur étant devenue subitement accablante, il est tout simple que les artistes, qui ont joué l'ouvrage soixante-deux fois de suite, aient éprouvé le besoin de se reposer hier samedi.

* * *Gilles Ravisseur*, le second des chefs-d'œuvre bouffes de Grisar, a été repris lundi dernier. Comme dans l'origine, Mocker a joué et chanté le rôle principal avec le talent supérieur qui en a fait l'une de ses meilleures créations. Mademoiselle Lemerrier ne s'est pas montrée moins originale et moins comique dans le rôle d'Isabelle. Hermann Léon dans celui de Crispin, Ponchard dans celui de Léandre, Sainte-Foy dans celui de Valentin, ont lutté de verve plaisante et communicative. Duvernoy, Lemaire et madame Blanchard complétaient l'ensemble.

* * *La Fiancée du Diable*, dont une indisposition de Couderc arrêtait les représentations, a reparu mercredi avec l'excellent artiste, dont l'absence paraît toujours trop longue au public.

LÉOPOLD DANJEAU.

La Galerie de COSTUMES COSMOPOLITES, qui comptait déjà dix costumes russes et dix costumes turcs, vient de s'augmenter de nouveaux costumes des bords de la mer Noire, rapportés et dessinés par M. Laurens. Cet artiste continue la série de costumes de tous les pays sur lesquels se passent les événements de la guerre actuelle. On pourra donc, à l'aide de la Galerie cosmopolite, voir pour ainsi dire les peuples dont il est parlé chaque jour dans toutes les feuilles publiques.

Les PETITS ALBUMS POUR RIRE, à 20 centimes, obtiennent un fort grand succès, qu'ils doivent à leur bon marché, sans doute, mais aussi à la commodité de leur format, qui en fait un agréable passe-temps pour les voyages en chemin de fer, en bateau à vapeur et en diligence. Ces petites collections de dessins comiques forment aussi de très-gentils recueils pour les soirées de la ville et de la campagne.

La méthode de madame Cavé, le *Dessin sans maître*, a été traduite en allemand, elle est adoptée aux États-Unis, et madame Cavé forme dans son atelier, 5, rue de Suresnes, près la Madeleine, des professeurs pour les écoles de différents pays; le cours spécial pour les demoiselles vient de commencer: nous invitons les mères de famille à le visiter.

Paris. — Typographie PLON frères, rue Garancière, 8.